

L'auteur du « Stade Dubaï du capitalisme » et de « City of Quartz » a répondu aux questions d'un journal grec sur les événements qui secouent le pays. Contretemps vous propose la traduction de cette interview: un itinéraire politique, de Los Angeles à Athènes en passant par Seattle.

1.

Je pense que nos sociétés sont sursaturées de colère, une colère non-reconnue qui peut d'un seul coup se cristalliser autour d'un incident de bavure policière ou de répression étatique. Alors même qu'elle a abondamment semé les germes de la révolte, la société bourgeoise y reconnaît rarement ses propres fruits.

En 1992 à Los Angeles, tous les jeunes dans la rue (mais aussi tous les flics sur le terrain), savaient que l'apocalypse se préparait. Les lignes de faille grandissantes qui se creusaient entre la jeunesse urbaine et la municipalité auraient du sauter aux yeux de n'importe quel observateur, même le plus naïf : des arrestations de masse chaque semaine, un nombre effarant de gamins sans armes abattus par la police, la stigmatisation indifférenciée de la jeunesse de couleur comme un ramassis de « gangsters », une justice apparaissant de façon de plus en plus éhontée comme un système à double vitesse... Et pourtant, lorsque l'éruption se produisit suite au verdict qui exonérait la police d'avoir presque battu à mort Rodney King, les élites politiques et médiatiques réagirent comme si je ne sais quelle obscure force imprévisible avait surgi des entrailles de la terre. Les médias (depuis le point de vue surplombant de leurs hélicoptères) s'efforcèrent alors de modeler la perception que le monde aurait de l'émeute à grand renfort de simplifications réductrices et de stéréotypes convenus : c'étaient des « gangs noirs » qui incendiaient et pillaient dans les rues de la ville. En réalité, le verdict du procès Rodney King était devenu un noyau autour duquel une série de récriminations très diverses avaient fait coalescence. Parmi les milliers de personnes arrêtées, il s'avéra que très peu étaient membres d'un gang, et que même un tiers seulement d'entre-elles étaient afro-américaines. La majorité était des immigrants pauvres ou leurs enfants, arrêtés pour avoir dévalisé des commerces de proximité pour y prendre des paquets de couches, des chaussures, ou des postes de télévision. L'économie de Los Angeles connaissait à l'époque (et aujourd'hui encore) une crise très profonde et les quartiers latino pauvres de l'ouest et du sud Downtown étaient durement touchés. Mais la presse ne s'était jamais fait l'écho de la misère de leurs existences et la dimension « émeute de la faim » de l'insurrection fut par conséquent très largement ignorée.

De façon similaire en Grèce aujourd'hui, une atrocité policière « normale » finit par déclencher une éruption que l'on cherche à décrire de façon stéréotypée comme une colère inexplicable et à mettre sur le dos de ténébreux anarchistes. En fait, depuis longtemps, c'est bien une « guerre civile de faible intensité » qui semble avoir caractérisé les relations entre la police et les diverses strates de la jeunesse.

2.

Je n'ai aucune compétence particulière pour commenter la spécificité de la situation grecque, mais j'ai l'impression qu'elle présente d'importants contrastes avec les événements de 2005 en France. Si la ségrégation spatiale de la jeunesse pauvre et immigrée semble moins extrême qu'en région parisienne, les perspectives d'emploi pour les enfants de la petite bourgeoisie sont bien pires : le croisement de ces deux facteurs met dans les rues d'Athènes une coalition plus diverse d'étudiants et de jeunes adultes sans emploi. Par ailleurs, ils héritent d'une tradition continue de protestation et d'une culture de résistance unique en Europe.

3.

Que veut la jeunesse grecque ? Il est sûr qu'elle perçoit avec une clarté très crue la façon dont la récession mondiale se surimpose aux traditionnelles réformes du système éducatif et du marché de l'emploi. Pourquoi, dans un tel contexte, placeraient-ils la moindre foi en un énième retour du PASOK et de son cortège de promesses non-tenues ?

Ce à quoi l'on assiste est une espèce originale de révolte, préfigurée par les émeutes de Los Angeles, Londres et Paris, mais qui se déploie à partir d'une compréhension plus profonde du fait que l'avenir a été de toute façon pillé d'avance. Et en effet, on peut se le demander : quelle génération dans l'histoire moderne (mis à part les fils de l'Europe de 1914) a-t-elle été à ce point entièrement trahie par ses patriarches ?

Cette question me tourmente parce que j'ai quatre enfants et que même le plus jeune d'entre eux comprend que leur avenir sera radicalement différent de mon passé. Ma génération, celle du « baby-boom » lègue à ses enfants une économie mondiale en ruines, des inégalités sociales extrêmes, qui atteignent des niveaux stupéfiants, des guerres brutales sur les marges impériales et un climat planétaire devenu incontrôlable.

4.

Athènes est largement vue comme la réponse à la question : « Y-a-t-il une vie après Seattle ? »

Souvenez-vous des manifestations contre l'OMC et de la « bataille de Seattle » en 1999 qui ouvrirent une nouvelle ère de protestation non-violente et d'activisme local. La popularité des forums sociaux mondiaux, les millions de manifestants contre l'invasion de l'Irak par Bush et le large soutien aux accords de Kyoto – tout cela véhiculait l'immense espoir qu'un « alter-monde » soit déjà en train de naître. Dans le même temps, la guerre n'a pas pris fin, les émissions de gaz à effet de serre ont monté en flèche et le mouvement des forums sociaux a déperissé. C'est tout un cycle de protestations qui est arrivé à son terme le jour où la chaudière du capitalisme mondialisé a explosé à Wall Street, laissant dans son sillage à la fois des problèmes plus radicaux et de nouvelles opportunités pour la radicalité.

La révolte d'Athènes répond à une soif de colère : elle met fin à la récente sécheresse en la matière. Il est vrai que ceux qui l'animent semblent n'avoir qu'une faible tolérance pour les slogans d'espoir et les solutions optimistes. Ils se distinguent ainsi des revendications utopiques de 1968 ou de l'esprit rêveur et volontaire de 1999. C'est bien-sûr cette absence de demande de réformes (et ainsi l'absence de toute prise permettant la gestion de la protestation) qui est l'élément le plus scandaleux – et pas les cocktails Molotov ou les vitrines brisées. Cela rappelle moins les mouvements étudiants des années 1960 que les révoltes intransigeantes de l'anarchisme des bas-fonds dans le Montmartre des années 1890 ou du « Barrio Chino » à Barcelone au début des années 1930.

Certains activistes américains y voient un simple renouvellement du style de protestation hérité de Seattle, qu'il faudrait dorénavant et provisoirement agrémenter d'une pincée de passion toute méditerranéenne. Cela rentre bien dans leur paradigme du « changement – Obama » qui consiste à comprendre le présent comme un remake des mouvements de réforme politique des années 1930 et 1960.

Mais d'autres jeunes gens que je connais rejettent complètement cette interprétation. Ils se pensent eux-mêmes (à l'instar des anarchistes « fin de siècle ») comme étant une « génération perdue » et voient dans les rues d'Athènes un bon système de mesure pour leur propre rage.

Il y a bien sûr le danger d'exagérer l'importance d'une éruption qui se déroule dans un contexte national donné, spécifique, mais le monde est devenu inflammable et Athènes est la première

étincelle.

Traduction : G. C.